

MADAGASCAR, HIVER AUSTRAL 1995 - NOTES SUR LE VIF LES QUESTIONS QU'ON SE POSE

Agnès GUELLEC

Summary

Following a return visit on the field, in the Merina highlands, the Bara country, and in the basin of Antananarivo, the author underlines the emergency to improve the resources and the level of life of the inhabitants. These on-the-spot notes show Madagascar as a world isolated from the general evolution and notably from its neighboring States of the Indian ocean.

MOTS-CLÉS : Madagascar, milieux agricoles, économie, développement

KEYWORDS : Madagascar, countrysides, economy, development

1. EN REMONTANT VERS LES HAUTES TERRES, À PARTIR D'ANTANANARIVO : LES RIZIÈRES

Le patchwork des rizières est descendu en suivant le fond plat des vallées jusqu'au bassin d'Antananarivo. Quelques mètres de large pour la première, en tête du ruban. La récolte a été faite en mai-juin. Les chaumes s'éclaircissent de rejets vert tendre. Deux oies pataugent dans la boue liquide. Dans un autre casier, trois zébus pâturent. Tout près de la RN7 - on voit donc très bien - trois personnes retournent, d'un même geste coordonné, les grosses mottes, la même motte en même temps. Les attelages tirant la charrue sont rarissimes. Certains casiers servent de pépinières. Dans d'autres, on repique déjà". La deuxième récolte se pratique peu. En général, le riz alterne avec les légumes. Sur les premières pentes, des parcelles de culture en sec (manioc, ananas) ou de petits vergers (mandariniers) crèvent la pelouse sèche qui recouvre tout de part et d'autre des points bas. jusqu'aux sommets. L'érosion érafle la montagne selon des dessins grillagés géants. Le déboisement est arrivé à son terme extrême. D'avion, de Tananarive à Tuléar, on a pu observer l'immense « plateau » bosselé fumant, çà et là, la fumée révélant l'implantation des petits ateliers de la fabrication du charbon de bois. Madagascar n'a ni pétrole, ni charbon exploité.

En continuant à remonter les vallées, seul le liseret vert des arbres et des buissons marque les talwegs, parmi les étendues jaunies de la « prairie » en cette saison d'hiver. La vie suit ces traînées humides. Les cases, en terre et recouvertes de feuillage, ne se distinguent pas aisément dans la couleur ambiante rougeâtre du sol.

À regarder de près l'occupation minutieuse du terrain, on ne décèle pas de déprise en cours.

2. LE PAYS DES ÉLEVEURS, LE PAYS BARA

Grand est le contraste entre ces Hautes Terres du pays Merina (qu'on prononce « mente ») pays de cultivateurs de riz irrigué au fil de la vallée, ou en terrasses sèches sur les pentes plus loin, et les plateaux du sud, voués à l'élevage des zébus⁽²⁾. Sur le transect qu'offre la même RN7, en remontant cette fois-ci du sud vers le nord de Tuléar, vers Sakarha... on voit un pays qui a vraiment soif, tout l'hiver. La ressource en est le zébu.

3. CONTRASTES ET RESSEMBLANCES DES TECHNIQUES AGRICOLES

Pays de cultivateurs et pays d'éleveurs s'opposent. Cependant, dans les deux, l'activité agricole et rurale présente des caractéristiques voisines : absence de mécanisation dans les rizières du fond des vallées, ou sur pentes taillées en terrasses de l'intérieur des « hauts plateaux », (qui sont tout sauf des plateaux); production extensive des grands troupeaux de zébus (jusqu'à 200 têtes et plus) qu'on pourrait qualifier de collectifs car appartenant à un ensemble de familles et surveillés par l'homme à la sagaie qui a la charge de repérer et rattraper les voleurs de bêtes.

Production intensive (du riz tout particulièrement) et élevage extensif (des zébus), relèvent tous deux, de la tradition non atteinte encore par les progrès techniques modernes.

4. L'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION

Les populations des deux pays, Merina et Bara, présentent des ressemblances essentielles, par delà leurs caractères économiques propres irréductibles. Dans les deux milieux, à l'évidence, la transition démographique n'est pas réalisée. Les villages fourmillent d'enfants jeunes et les femmes portent souvent un bébé bien emmaillotté dans leur dos. Population apparemment en bonne santé, mais renseignements pris, la polio et le paludisme (sous ses formes dures, dont la cérébrale) sévissent de façon endémique. Et la drogue fait des ravages. Si on ne constate pas de sous-, ou mal-nutrition visible, l'état sanitaire général pose de gros problèmes.

A la campagne, les rues et les habitations ne sont pas sales, même là où les (petits) cochons noirs se faufilent entre les cases et les habitants. Pas sales, mais dépourvues des infrastructures élémentaires : pas d'électricité, pas d'adduction d'eau (en dehors d'un poste, pour tout le village); une seule route goudronnée pour axe central de l'île (et interrompue sur plus de 50 km)... Ces paysages sont-ils ceux d'un pays en voie de développement ? Ou sont-ils les signes de changement ?

Y a-t-il exode rural, exode des campagnes (encore) très peuplées sur certains espaces très localisés ? Y a-t-il départ vers les villes, vers Antananarivo ? La capitale malgache se présente comme une agglomération lâche, un conglomérat étendu, à partir d'un centre collinaire et ex-colonial, dominé par la Ville haute avec ses monuments, Palais de la Reine, résidence (très récemment reconstruite) aux quatre clochetons du fameux Premier ministre qui a épousé trois reines, et de proche en proche, ministères, l'Alliance française, la Place de l'Indépendance ... englobant le lac Anosy charmant d'un peu loin, sorte de lagune d'épuration senti de près; et à mesure qu'on sort de la ville et circule dans le bassin recouvert en partie par l'agglomération, s'insinuent les rizières et les briqueteries, les rubans de parcelles agricoles et les zones artisanales. Le quartier d'Hazovato fournit une bonne illustration de ces aspects de transition entre ville et campagne.

La foule qui circule dans Tana vient bien, en partie, des environs, à pied, en taxi-brousse, en charrettes à zébus (très peu nombreuses), en automobiles (en mauvais état et très anciennes, sauf exceptions)... Mais cette foule s'en retourne le soir : il s'agit de ceux que nous pourrions qualifier de pendulaires si les déplacements correspondaient à une activité bien

définie. Le jour du zoma, du grand marché (le vendredi), ce va-et-vient est à son comble.

Il n'y a donc pas de prolifération de banlieues bidonvilles, ou alors, il faudrait dire que la majorité du tissu urbain est faite de cette sorte : pas de trottoirs - ou en si mauvais état ! - toutes petites boutiques d'alimentation ou autre marchandise, masquées par les étalages sur la rue offrant nourriture, légumes et fruits, plats cuisinés, riz, beignets... comme si tout-un-chacun proposait sa production et (ou) son travail de transformation, tous les jours, aux passants, dans la ville, le village, ou le quartier, qui viennent, ou vivent là, dont on ne sait trop exactement de quoi. L'étalage peut se composer de 4 ou 5 petits tas de cacahuètes seulement. Au bord de la route, un enfant agite un lapin vivant en réclame... De petits pousse-pousse rudimentaires courent porter un tas de carcasses, ou de morceaux de viande aux boucheries qui ne s'embarrassent pas davantage de présentation. Un cycliste (la bicyclette est rare) tient son bout de viande d'une main et conduit de l'autre. Des femmes apportent mandarines et légumes dans de grand cabas qu'elles ont placés sur leur tête.

Ce commerce multiple représente certainement l'activité quotidienne la plus visible, la plus importante (?) à la ville, et au village.

S. LES INDIENS DANS LES AFFAIRES

Qu'en est-il du grand commerce ? Qui tient les grands magasins (« grands », au sens importants) ? Aux mains de qui sont les affaires ? Celles qui rapportent ? Les hôtels pour les cadres et touristes ? pas les « hôtels », restaurants ou « gargottes » (le terme existe) pour Malgaches du peuple ? Qui fait l'importation des denrées indispensables (dont le riz pour lequel l'île ne se suffit pas, de très loin) ? La réponse est sur toutes les lèvres : essentiellement les Indiens. Cela se voit et les Malgaches le ressentent. Les Pakistanais (puisqu'il s'agit d'eux) font l'objet d'un rejet plus ou moins récurrent. Depuis la Révolution, les investissements étrangers dans les affaires commerciales, ou autres, reviennent un peu, un peu seulement et pas vite. Les Américains se retireraient même discrètement, comprenant sans doute que le re-démarrage de Madagascar n'est pas pour tout de suite.

Les conditions générales d'une reprise économique ne sont pas (encore) là. Les bâtiments et les infrastructures du temps des Français sont détériorés, parfois de façon irrécupérable. Le jardin botanique dépérit : les lémuriens s'agitent, ou se

dorent le ventre au soleil, dans des cages sales; les crocodiles sont crottés; des euphorbes géantes, exceptionnelles, se meurent. Le personnel des services est (presque) partout nombreux, mais sous-payé, et sans moyens. Les salaires, très généralement, nous paraissent dérisoires, même considérés à l'intérieur d'un système qui tourne sur lui-même (le Franc malgache vaut à peu près 1000 fois moins que le Franc français). En ville, comme dans les villages, les enfants mendient, tentent leur chance auprès des étrangers, tandis que les adultes se précipitent à plusieurs pour rendre un service payant.

6. UNE ATMOSPHÈRE DE PVD, SANS LE DÉVELOPPEMENT

Dans cette atmosphère pré-industrielle qui n'est pas la misère - si tant est qu'on puisse raisonner avec nos modèles occidentaux ? - on se prend à se demander par quel bout il faudrait commencer l'amélioration des structures, et avec quel argent. Les jeunes de l'an 2015 / 2020, quelle occupation auront-ils ? Quelles ressources ? Pour l'instant, rien ne semble s'échafauder en ce sens.

Ce qui se devine de plus net, par contre, c'est la cassure entre une majorité pauvre et une poignée de riches. Deux niveaux de vie existent. Les aides internationales gommant très peu la différence; elles n'arriveraient pas vraiment jusqu'aux plus démunis : elles seraient, souvent, ponctionnées, voire revendues (c'est le cas, notamment, des médicaments).

Madagascar n'est pas, globalement, pauvre, mais le fossé se creuse entre la masse des gens et les « dirigeants » qui tirent le développement à eux, pour leur profit. Il ne s'agit donc pas d'un PVD. C'est plutôt un monde en équilibre, refermé sur lui-même. On ne peut s'empêcher d'être navré devant l'échec de la colonisation française, le retour en arrière dans les progrès techniques, parce que l'Île est riche en potentialités agricoles de toute sorte, parce que les populations y sont travailleuses, douées, d'ancienne civilisation, parce que ... La malgachisation du régime Ratziraka a coupé le pays de l'évolution générale du monde, du moins est-elle ressentie comme telle aujourd'hui.

Pour le moment, Madagascar ne semble pas attendre d'aide décisive de l'extérieur. Il faudrait que le gouvernement en place s'accorde d'abord avec lui-même. Les autorités catholiques et protestantes ont aidé à la réconciliation entre Président et Premier ministre, fin juillet, dans la

grande tradition malgache du règlement des affaires par les chefs religieux. Sans doute, la question de la relation de l'Île au reste du monde va-t-elle être repensée, réglée (?).

7. L'OUVERTURE AU MONDE, À LA RÉUNION EN PARTICULIER

Dans l'océan Indien, les plus proches voisins de Madagascar, les Réunionnais, devraient avoir un rôle à jouer. Le département français, si bien lancé dans son propre développement économique, pourrait trouver là un champ d'intervention, des occasions multiples d'investir, de (ré)organiser la production agricole ou industrielle. Nous avons rencontré des cas de (re)démarrage de ce type : établissement d'espèces de fermes modèles, à la fois pour l'expérimentation, la production et la démonstration et, en même temps, la collecte des produits des paysans locaux traditionnels et indépendants : manioc, maïs, pois du Cap, par exemple de la part de filiales de la principale coopérative réunionnaise d'aliments du bétail SOPAGRI, installée en plusieurs endroits : Tuléar, Majunga Le but de ces implantations était de produire sur place les composants de l'aliment du bétail. La récente réglementation du commerce international des céréales ruine en partie le projet.

Citons d'autres exemples, de la part d'entrepreneurs en cultures, pour le riz notamment, sur la côte où les espaces peuvent être vastes. Sont-ce là les prémices d'un développement de type nouveau, souhaitable ? souhaité ? Mais surtout quid des conséquences sur les activités traditionnelles et leurs cadres d'exercice, la propriété des terres, le marché intérieur, les techniques ... ?

A partir de deux pays, celui des Hautes terres Merina et ses cultures intensives dans les rizières et celui des Hauts plateaux du sud, celui de la civilisation Bara, à partir de ces deux ensembles régionaux si différents par leur ethnie, leur genre de vie, leur activité rurale et agricole, et par delà leur originalité respective profonde, nous avons été sensible d'abord à leur appartenance au même état traditionnel ambiant des techniques et des mentalités profondes.

Ces notes sur le vif, qu'il faudrait multiplier et approfondir, nous montrent la grande Île comme un monde (encore) coupé de l'évolution générale des États de l'océan Indien et de ceux (presque tous les autres), dont l'économie se développe sur le modèle occidental.



Panne sur les Hauts Plateaux apparemment déserts, et une foule d'enfants arrivent dans les 10 min



Le bassin de Tananarive : les rizières dans les fonds plats entourant les reliefs urbanisés



Un village sur les Hauts Plateaux : cases et maïs qui sèche au premier plan



Le ruban des rizières descendant les talwegs entre les pentes sèches
(Photos AG, juillet 95)

Pour combien de temps encore ce bref portrait de Madagascar que nous traçons ici sera-t-il vraisemblant ? Pouvons-nous imaginer, avec sérénité, la pérennité de ces traits originaux, étant donnée l'urgence de l'amélioration du niveau des ressources et de vie à apporter à une population en accroissement qui pourrait bien avoir, tout d'un coup, de grosses exigences pour ses jeunes, en entrant brutalement dans le troisième millénaire.

NOTES

- (1) Pour comprendre la civilisation du riz, voir l'ouvrage de 1974 encore grandement d'actualité de François Le Bourdieu « Hommes et paysages du Riz à Madagascar ».
- (2) Les éleveurs Bara ont fait l'objet d'une précieuse étude : voir Luigi ELLI « Une civilisation du boeuf : les Bara de Madagascar : difficultés et perspectives d'une évangélisation », 1991.

Agnès GUELLEC
Université de Rennes 2
Campus Rennes 2 - Villejean
Avenue Gaston Berger 6
35043 RENNES Cedex, FRANCE